

## Études littéraires africaines

# Tierno Monénembo, ou la filiation littéraire

Sami Tchak



Numéro 43, 2017

Afrique – Brésil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040915ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040915ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tchak, S. (2017). Tierno Monénembo, ou la filiation littéraire. *Études littéraires africaines*, (43), 63–66. <https://doi.org/10.7202/1040915ar>

Résumé de l'article

Mettant en parallèle deux romans de Tierno Monénembo publiés à vingt ans d'intervalle, *Pelourinho* (1995) et *Les Coqs cubains chantent à minuit* (2015), cette contribution montre que, s'il s'agit bien dans les deux cas d'une quête identitaire, celle-ci n'est pas tant à la recherche d'une filiation réelle, sanguine si l'on veut, que d'une filiation littéraire entre une littérature africaine qui s'affirme et ses deux grandes aînées afro-américaines, les littératures du Brésil et de Cuba.

# TIERNO MONÉNEMBO, OU LA FILIATION LITTÉRAIRE

## RÉSUMÉ

Mettant en parallèle deux romans de Tierno Monénembo publiés à vingt ans d'intervalle, *Pelourinho* (1995) et *Les Coqs cubains chantent à minuit* (2015), cette contribution montre que, s'il s'agit bien dans les deux cas d'une quête identitaire, celle-ci n'est pas tant à la recherche d'une filiation réelle, sanguine si l'on veut, que d'une filiation littéraire entre une littérature africaine qui s'affirme et ses deux grandes aînées afro-américaines, les littératures du Brésil et de Cuba.

## ABSTRACT

*Drawing a parallel between two novels by Tierno Monénembo published twenty years apart, Pelourinho (1995) and Les Coqs cubains chantent à minuit (2015), this article shows that, if both deal with a quest for identity, the issue raised is not so much that of a true, blood filiation, as it were, but that of a search for a literary filiation. Indeed, the reader can witness the birth of an African literature which begins to assert itself as it simultaneously takes its place between its two Afro-American elder siblings, the literatures from Brazil and Cuba.*

\*

En janvier 2015, aux Éditions du Seuil, T. Monénembo publiait son roman *Les Coqs cubains chantent à minuit*<sup>1</sup>. Avec un tel titre, l'on peut s'attendre à un concert nocturne de gallinacés montés sur leurs ergots. Il est difficile en tout cas de deviner que l'auteur nous embarque au cœur d'une histoire de généalogie en apparence improbable : celle de Tierno Alfredo Diallovogui. Un voyage à l'envers, comme le dit l'un des personnages du roman : « Un Africain à Cuba à la recherche de ses racines ! C'était bien la première fois que j'entendais ça. En temps normal, c'était l'inverse qui se produisait » (p. 27). Dans ce roman, T. Monénembo confie son héros à Ignacio Rodríguez Aponte, un petit guide pour touristes aisés, un petit guide qui maîtrise toutes les ficelles de la débrouillardise, un petit guide qui prend de l'ampleur en devenant aussi le principal narrateur, celui qui accompagne le héros Tierno Alfredo Diallovogui dans les méandres de son histoire. Surnommé El Palen-

---

<sup>1</sup> MONÉNEMBO (T.), *Les Coqs cubains chantent à minuit*. Paris : Seuil, 2015, 187 p.

que, cet Africain de Guinée venu de Paris disposait, pour recomposer le puzzle de son identité, de très peu d'éléments, même s'il savait que sa mère était enterrée au cimetière de Colón à La Havane.

D'elle, il conservait une chanson de la province orientale de Cuba, qu'il fredonnait sous la douche, « Yo soy el punto cubano », en apparence pas grand-chose donc, mais c'est la clé d'une énigme qui, lorsqu'elle commence à se dévoiler, s'avère en réalité assez simple. L'on peut résumer toute l'intrigue du roman en répondant à une question : « Qu'est-ce qui permet au Guinéen Tierno Alfredo Diallovogui, dit El Palenque, d'affirmer qu'il est aussi cubain ? ». Maintenant, on le sait : le 21 juillet 1978, le paquebot L'Amiral Nakhimov quitte le port d'Oran, en Algérie, pour mouiller au port de La Havane le 7 août suivant. Dans ses sept étages, il emporte trois mille cinq cents artistes africains invités dans le cadre du 11<sup>e</sup> festival mondial de la jeunesse et des étudiants. Parmi ces artistes, un saxophone guinéen, Samba-Félix Diallovogui, dit Sam-Saxo, doué et déjà très célèbre. Celui-ci rencontre à La Havane une jeune Cubaine, Juliana, qui « ne connaissait rien de l'Afrique, rien du monde, rien de la vie, rien des hommes. Elle avait vingt-deux, vingt-trois ans tout au plus. Elle sortait de l'université où elle avait brillamment terminé ses études de droit international » (p. 129). Tierno Alfredo Diallovogui est issu de cette histoire : conçu en Guinée, il naîtra à La Havane sur décision de sa mère. Elle repartira en Guinée, avec son bébé, auprès de son mari. L'enfant a cinq ans lorsque la mère décide de retourner définitivement dans son île. À l'aéroport de Conakry, elle ne peut embarquer avec son fils qui, selon les lois guinéennes, doit rester avec son père. La généalogie de Tierno Alfredo Diallovogui est donc cette petite histoire qui permet d'éclairer la grande histoire, la grande histoire d'une île, Cuba, où la musique contient toutes les archives.

Vingt ans plus tôt, en 1995, toujours aux Éditions du Seuil, T. Monénembo avait publié *Pelourinho*<sup>2</sup>, un roman où il était déjà question de cette quête identitaire d'un Africain en Amérique latine, mais cette fois au Brésil, à Salvador de Bahia où les esclaves avaient réussi à faire « pousser » leurs cultures d'origine dans un syncrétisme qui rappelle celui observé à Cuba, dans la province d'Oriente. Le héros des *Coqs cubains chantent à minuit* nous rappelle Escritore, celui de *Pelourinho*, qui veut retrouver une partie de son sang, à travers des descendants d'esclaves à Bahia. Dans ce roman déjà, il s'agissait d'explorer une géographie et des histoires de vies au cœur

---

<sup>2</sup> MONÉNEMBO (T.), *Pelourinho*. Paris : Le Seuil, 1995, 221 p.

de l'Histoire, grâce à un guide-narrateur qui pénètre dans des blessures secrètes. L'on sait qu'avant de l'écrire, T. Monénembo avait fait un séjour de plusieurs mois à Salvador de Bahia ; il tenait à inscrire son intrigue dans un espace réaliste, perceptible par le lecteur. Il tenait à s'imprégner d'une certaine atmosphère ; il avait donc regardé, écouté, s'était confronté à des pans entiers du réel, pour se fabriquer de la matière propice à la création. Il avait eu la même démarche pour son dernier roman : il séjournait à Cuba quand le prix Renaudot lui avait été décerné pour *Le Roi de Kahel*<sup>3</sup> en 2008.

Mais ce qui retient l'attention dans la démarche de Tierno Monénembo, ce n'est pas son réalisme, ce n'est pas sa connaissance du terrain : son Brésil ne sera jamais celui d'un Jorge Amado, encore moins celui d'un João Guimarães Rosa ; son Cuba ne sera jamais celui d'un José Lezama Lima ni celui d'un Guillermo Cabrera Infante, pas même celui d'un Ernest Hemingway ; son Brésil, comme son île cubaine, restera celui d'un écrivain qui se rend ailleurs pour s'inventer une filiation.

C'est sans doute à ce niveau que, personnellement, je trouve intéressante la démarche de T. Monénembo : dans la recherche d'une filiation. Ici, les liens de sang ne sont qu'un symbole, même si l'intrigue de *Pelourinho* s'inscrit dans une vraisemblance grâce à l'Histoire. Qu'un Africain puisse retrouver des branches détachées de son arbre généalogique au Brésil, et particulièrement dans l'État de Bahia, cela relève d'une évidence. Mais la filiation dont il est question ici se situe, selon moi, au niveau littéraire (ce n'est pas un hasard si les héros des deux romans évoqués sont des écrivains, que leur démarche consiste à reconstituer les liens, à rebâtir des parentés distendues par le temps). T. Monénembo s'aventure dans des espaces qui ont des relations historiques plausibles avec le continent africain, des espaces qui ont surtout produit de grands écrivains mondialement célébrés et devenus des références pour certains auteurs africains.

T. Monénembo s'était, à maintes reprises, dans des entretiens, exprimé à propos des littératures latino-américaines, de leurs positives évolutions qui leur avaient permis de passer du mimétisme (les auteurs latinos, dit-il, se prenaient pour des Européens et écrivaient comme des Européens) aux inventivités auxquelles nous devons tant de chefs-d'œuvre et de prix Nobel (ils ont inventé leurs littératures à partir des imaginaires collectifs des populations diverses qui ont engendré des identités singulières). Il s'est exprimé sur

---

<sup>3</sup> MONÉNEMBO (T.), *Le Roi de Kahel*. Paris : Éd. du Seuil, 2008, 334 p.

les points communs (politiques, culturels...) entre l'Amérique latine et le continent africain. Mais surtout, il est convaincu que les écrivains africains en sont encore au mimétisme. Dans un entretien daté de 1996 <sup>4</sup>, il dit explicitement que

la littérature africaine est une littérature en promotion et en réajustement. Si je fais le parallèle avec la littérature latino-américaine, celle-ci a surclassé la littérature espagnole à partir du moment où elle a produit des monstres sacrés. C'est ce qu'il nous faut. Or, pour l'instant, nous avons surtout fait du mimétisme : on a mimé la littérature européenne, la littérature latino-américaine ; on n'a pas créé la nôtre. C'est la question qui reste posée.

Même vingt ans plus tôt, au moment où Monénembo l'énonçait, on aurait pu reprocher à une telle conclusion d'être tirée d'une observation assez superficielle, voire paresseuse, car à partir du moment où l'on réduit les littératures produites sur le continent africain dans plusieurs langues à « la littérature africaine », on se simplifie la tâche pour en arriver à des généralisations récurrentes qui, bien que séduisantes, deviennent des clichés. Cependant, pour l'auteur de ces propos, le défi serait de sortir de ce mimétisme, d'inventer une voie, sa voie. Le contact physique et spirituel avec l'Amérique latine – d'abord avec le Brésil, puis avec Cuba, mais surtout avec les « monstres sacrés » de la littérature de ce coin du monde – lui a-t-il apporté des éléments d'un renouvellement important ? La filiation recherchée là-bas lui a-t-elle permis de dépasser la fascination, le mimétisme ?

Pour répondre à ces questions, il faut lire T. Monénembo dont l'œuvre se déroule principalement sur le continent africain ; il faut le lire, depuis son premier roman *Les Crapauds-brousse* <sup>5</sup> (1979) jusqu'au dernier à ce jour, *Les Coqs cubains chantent à minuit* (2016) ; il suffit donc de lire tous ses textes, dans la variété de leurs esthétiques, pour comprendre que, patiemment, presque dans la discrétion, l'écrivain peul de Guinée a bâti une œuvre solide, riche, dense, qui pourrait inspirer bien des écrivains d'Amérique latine.

■ Sami TCHAK

---

<sup>4</sup> Cité par : PARAVY (Florence), « Écrivains africains en quête d'un tiers monde », *Silène*, (Université Paris Ouest – Nanterre-La Défense), 14-09-2011 (*Actes du colloque « Les lettres francophones, hispanophones, italophones et lusophones et la latinité »*), [http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=comm&comm\\_id=87](http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=comm&comm_id=87) (mis en ligne en septembre 2011 ; consulté en février 2017).

<sup>5</sup> MONÉNEMBO (T.), *Les Crapauds-brousse*. Paris : Éd. du Seuil, 1979, 185 p.